

VAUBAN



ÉLOGE HISTORIQUE.

1860.



A LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES D'AVALLON

(Dont l'auteur ne faisait pas encore partie)

Si de la poésie il est un digne usage,
C'est à d'illustres morts quand on l'offre en tribut :
Elle peut tendre alors au succès qu'envisage
Tel qui s'est proposé ce légitime but.
Laisant du lieu commun la trop facile ornière,
Lors donc, qu'en vers, je loue un héros du pays,
Chez nos *jeunes savants*, tenant leur cour plénière,
J'ai chance d'obtenir grâce pour mes récits.

N. B. — La forme seule de cet opuscule m'appartient. Quant aux faits, je les ai puisés, tous sans exception, à des sources authentiques, que j'ai citées dans des notes à la suite du morceau.

Notre banlieue (1) a vu jadis naître un grand homme,
 Dont elle est fière encore, et qu'au loin on renomme ;
 Qui, pour la France, osant mille progrès divers,
 Mit surtout sa frontière à l'abri des revers.
 Dans la guerre et la paix, génie incomparable,
 Son œuvre double fut doublement admirable ;
 Et plus mûr que son siècle, à bon droit si vanté,
 Ce qu'accomplit le nôtre, il l'avait inventé !
 De Bazoché seigneur, et maître héréditaire (2)
 D'une toute voisine et non moins noble terre,
 VAUBAN, qui d'elle prit et conserva le nom,
 En le couvrant d'ailleurs d'un immortel renom,
 Visitait tour-à-tour l'une ou l'autre retraite,
 Dès qu'à ses jours de gloire une trêve était faite :
 Et, dans la solitude aimant à s'enfermer,
 Y rêvait aux projets qu'il venait de former.
 Du calme de ses nuits, du labeur de ses veilles,
 C'est là qu'on vit éclore un essaim de merveilles ;
 Et nos places de guerre, et des ports tout nouveaux (3) ;
 Et la *Dîme Royale* (4), et tant d'autres travaux ;
 Car, en vouant sa vie aux sièges, aux batailles,
 Les champs, les eaux, les bois, les finances, les tailles,
 Occupaient ses loisirs.... ou ses *Oisivetés* (5),
 Comme il les appelait dans ses joyeusetés.

Ce n'est pas tout d'un coup, ce ne fut pas sans peine,
 Que VAUBAN illustra les trésors de sa veine.
 Né gentilhomme, mais, dans les champs élevé,
 Il y fut, jeune enfant, pour l'étude enlevé.
 A l'école (6), où germait son précoce mérite,
 Déjà, de ses rivaux il surpassait l'élite.
 Puis, ses dix-sept printemps à peine eurent sonné,
 Qu'à lui-même, orphelin trop tôt abandonné,
 Et cédant aux instincts de sa race guerrière,

D'un prince, alors rebelle (7), il suivit la bannière.
 Courte erreur ! qu'il paya d'un jour de liberté (8).
 Mais, bientôt reconquis à la fidélité,
 Et se vouant, dès lors, à sa chère science,
 Sans relâche, on l'y vit marcher d'un pas immense.
 De là datent, sans fin, ses exploits éclatants.
 Ingénieur en titre, il n'avait pas vingt ans (9),
 Que, loin derrière lui laissant les plus habiles,
 Soit à fortifier, soit à prendre les villes,
 Sa tactique profonde en fit un art nouveau,
 Qu'il tira tout entier de son vaste cerveau.
 Ah ! si de ses hauts faits le chiffre trop aride (10),
 Ne risquait de fournir un détail insipide,
 Je pourrais mettre ici chacun d'eux en regard....
 J'en choisis simplement quelques traits au hasard,
 Et cite, parmi tous, Luxembourg, l'imprenable,
 Qu'il prit pourtant, avec une audace incroyable.
 Il fallait voir de près le rempart ennemi :
 L'intrépide VAUBAN s'y montre comme ami ;
 Pour qu'on ne tire pas, de la main faisant signe,
 S'avance, en inspectant la défensive ligne ;
 Puis, sans plus se presser, revient au camp français,
 Certain, dès ce moment, d'un glorieux succès (11).
 Dunkerque, son chef-d'œuvre, en une autre occurrence,
 De l'attaque est sauvé par sa seule présence (12).
 Tant, de nos ennemis justement redouté,
 Son nom, comme une armée, au loin était compté !
 Prodiges de sa vie, à diverses reprises,
 La mort faillit borner ses fières entreprises (13).
 Mais lui, sur nos soldats reportant tous ses soins,
 Sans cesse demandait qu'on en exposât moins.
 Pour faire prévaloir cet intérêt suprême,
 Il osait tenir tête au monarque (14) lui-même ;
 Et, dùt son haut crédit à la Cour en souffrir,

Il dédaignait de plaire, afin de mieux servir.
 A la suite, en effet, d'une injuste disgrâce,
 Aux vils flatteurs du jour abandonnant la place,
 Pour d'autres vérités (15), dans ses terres banni,
 Le grand homme, bientôt, cessa d'être honni ;
 Et, par l'heureux retour d'un souffle tout contraire,
 De ses rares vertus cumula le salaire :
 Ainsi donc, (privilège exclusif et nouveau),
 De Bazoche étonné le féodal château
 Reçut quatre canons (16) de cette artillerie
 Dont VAUBAN avait fait tant d'usage en sa vie.
 Sans qu'il demandât rien, d'autres faveurs du Roi,
 Lui permirent d'en faire un généreux emploi (17) ;
 Puis, pour couronnement, malgré sa résistance,
 Investi du bâton de maréchal de France,
 Il se plaignit alors de l'inutilité
 Où l'allait retenir son inactivité ;
 Et plus tard, dans un siège (18), offrant d'humbles services,
 Comme l'on objectait à de tels sacrifices
 Sa haute dignité, dont souffrirait l'éclat :
 « Ma dignité, dit-il, est de servir l'État.
 « Laisant de maréchal le bâton à la porte,
 « Je prendrai la cité, pour le reste qu'importe?... »

Du grand homme de guerre essayant ce portrait,
 J'ai déjà *du penseur* recueilli plus d'un trait,
 Et vous ai dit comment de sa plume féconde
 Les utiles loisirs embrassaient tout un monde ;
 D'où, pour certains esprits, ses travaux tant cités,
 Eux-mêmes, le cédaient à ses *Oisivetés* (19).
 J'ajoute, en peu de mots, avant que de me taire,
 Ce que l'histoire apprend de ce beau caractère.
 Fermé comme un granit de notre vieux Morvand,
 Ses rustiques instincts se révélaient souvent.
 Il méprisait des Cours la vaine politesse,

Et sa mâle franchise était de la rudesse.
Mais, devant l'infortune, avec quelle bonté,
Et sa bourse et son cœur s'ouvraient à volonté!
Il ne participait aux largesses du prince
Que pour les épancher sur toute la province.
Du peuple étudiant les maux et les besoins,
A leur soulagement il occupait ses soins.
Et lorsqu'il eut sondé toute cette misère,
Il osa, jusqu'au Roi, porter l'œuvre sincère,
Qui, contre elle, devait grouper ces courtisans,
Des abus du pouvoir éternels partisans ;
Mais, bravant le danger, sujet pur et fidèle,
Il ne connaissait pas de limite à son zèle.
Ses mœurs simples, enfin, malgré ses dignités,
N'y perdirent jamais leurs moindres qualités.
En tout point donc on a pu dire d'un tel homme :
Que ce fut un *Romain*, et de l'ancienne *Rome* (20)!

VAUBAN, notre héros, toi dont le noble cœur,
Selon le vœu d'un autre et moderne vainqueur (21),
Au temple de nos preux, vrai temple de Mémoire,
Parmi d'illustres morts, repose pour ta gloire,
Ton souvenir, au moins, triomphant du trépas,
Dans nos âmes gravé, ne nous quittera pas ;
Et ton nom immortel, répété d'âge en âge,
Sera de nos reveux le plus bel héritage!

AD. BIDAULT.

NOTES.

(1) *Notre banlieue*, etc. — Saint-Léger de Fourchet (Yonne), le 15 mai 1633. (Voir acte de baptême aux archives de cette commune.)

(2) *Et maître héréditaire*, etc. — Depuis plus de 250 ans. (Voir *Éloge*, par Fontenelle.)

(3) *Et des ports tout nouveaux*, notamment le port de Dunkerque, son chef-d'œuvre et celui de l'art. (Ibid.)

(4) *Et la Dîme Royale*. — Un volume in-42, 1707.

(5) *Ou ses Oisivetés*. — 42 vol. in-folio, malheureusement non publiés.

(6) *A l'école*, etc. — A Semur en Auxois. (V. discours prononcé à Avallon par Ph. Dupin, 1844.)

(7) *D'un prince alors rebelle*, etc. — Le grand Condé.

(8) *Courte erreur*, etc. — Fait prisonnier dans une escarmouche, il fut conduit au ministre Mazarin, etc. (V. Fontenelle et Ph. Dupin.)

(9) *Il n'avait pas vingt ans*, etc. — En 1652, au siège de Sainte-Ménéhould. (V. Fontenelle.)

(10) *Le chiffre trop aride*. — 33 places fortes nouvelles, 300 réparées ou augmentées, 53 sièges, 140 combats. (Ibid. et Ph. Dupin.)

(11) Voir note de Ph. Dupin (ibid.)

(12) Voir Fontenelle.

(13) Il fut, notamment, blessé à la joue, au siège de Douai, 1667. (Ibid.)

(14) *Au Monarque lui-même.* — Et ce monarque était Louis XIV, qui souffrait peu la contradiction. (Id. et Ph. Dupin.)

(15) *Pour d'autres vérités,* etc. — Raisons secrètes qui s'opposeraient à l'établissement d'une dîme royale, etc, etc., Fontenelle.

(16) Idem.

(17) Id. et Ph. Dupin.

(18) *Et plus tard dans un siège,* etc. — Celui de Turin, dirigé par le duc de la Feuillade, qui fut obligé de l'abandonner. (Id.)

(19) Id., id.

(20) Id., id.

(21) *Selon le vœu d'un autre,* etc. — Napoléon 1^{er}, qui, en 1808, fit transporter le cœur de Vauban à l'hôtel des Invalides, en face du cœur de Turenne. (V. Ph. Dupin).



UN

DOCUMENT INÉDIT

SUR VAUBAN.



Après les pages sérieuses et charmantes qu'on vient de lire sur Vauban, la *Société d'Études* a pensé qu'on prendrait encore quelque intérêt au morceau suivant : ce sera, si l'on veut bien, la petite pièce après les grandes.

Il s'agit de démontrer, dans une thèse en règle, que Vauban, si supérieur qu'il soit à la plupart de ses contemporains et à sa propre renommée, est cependant inférieur à son père. On croit d'abord à une gageure ou à un badinage. Mais non : c'est bien sérieusement que l'auteur parle; sérieusement, entendons-nous : s'il paraît convaincu, en revanche, il est peu grave et son style est digne de la cause qu'il soutient. On ne se douterait pas en effet, avant de l'avoir lu, de tout ce qu'il a semé d'agrément sur une matière assez aride en apparence. La mythologie tout entière est mise à contribution, il ne tarit pas en métaphores et en gentilleses : bref, comme aurait dit Philaminte :

Ce sont petits chemins tout parsemés de roses.

Le plus piquant, c'est que tout ce coquet attirail se

déploie en pleine Révolution française; c'est en l'an III de la République une et indivisible qu'on se livrait à toutes ces fantaisies philanthropiques et sentimentales, comme pour faire diversion aux sanglantes réalités du moment.

Maintenant, quel est l'auteur de cette curieuse boutade? A coup sûr, c'est un habitant de Saint-Léger, soigneux de revendiquer pour sa patrie une gloire plus haute et plus pure que celle de l'homme de guerre si humain, de l'homme de cour si dévoué au peuple, dont il fait une sorte de conquérant destructeur. Mais il n'a pas signé son œuvre, par modestie sans doute; et nous l'avons trouvée à la fin du *Dictionnaire historique portatif de Ladvocat, Paris, chez Didot, 1758* (1). C'est un manuscrit de quatre ou cinq pages où l'on reconnaît l'écriture d'un curé de Girolles, du commencement de ce siècle: Le curé *Tripier*, natif de Saint-Léger, a laissé un grand nombre de manuscrits, qui sont, pour la plupart, des copies: nous en possédons quelques-uns, ce qui nous a permis de constater que l'écriture est bien de lui; son nom se trouve d'ailleurs en tête du volume. Toutefois nous ne lui faisons pas le tort de le regarder comme l'auteur de cette pastorale burlesque. La voici intégralement et scrupuleusement reproduite, ce serait dommage d'y toucher.

Fréd. POULIN.

« La paroisse de Saint-Léger a beaucoup plus d'obligation au père de Vauban qu'à son fils, quelque grand homme qu'il soit devenu. Il fait honneur à sa patrie, il est vrai, mais le premier l'a enrichie et l'enrichit encore tous les jours; commençons donc par lui payer un tribut de louanges et de reconnaissance.

(1) Dans un exemplaire appartenant à M. Poulin, docteur en médecine, à Avallon.

« Albin le Prêtre était un gentil-homme peu fortuné ;
 « la maison qu'il habitoit à Saint-Léger subsiste encore ;
 « elle consiste en deux chambres, sur la rue, assez mal
 « éclairées, couverte en chaumes et est devenue aujour-
 « d'hui la demeure d'un boulanger-cabaretier ; maison
 « bien connue et bien fréquentée, un temple où l'on fait
 « tous les jours chanter au diable les louanges de Bac-
 « chus. Dans ma jeunesse, il y a une soixantaine d'an-
 « nées, je me souviens d'avoir vu une pierre de taille,
 « faisant partie de la porte d'entrée, où étoient gravés en
 « grosses lettres, ces mots : *Maison de Vauban* ; elle n'y
 « est plus et on ne sait ce qu'elle est devenue.

« Grand amoureux de la nymphe Hamadriade Po-
 « mone (1), M. de Vauban père avoit une inclination
 « toute particulière pour la culture des jardins et des
 « vergers ; il s'y adonnoit uniquement. Aussi y réussis-
 « soit-il admirablement bien. Jamais on ne le vit dans les
 « forêts, ni sur le bord des rivières ; il ne se plaisoit que
 « dans les jardins ; ses mains n'étoient jamais chargées
 « du fusil ni du filet ; il préféroit la serpe, instrument
 « plus doux et plus utile. Toujours occupé tantôt à émon-
 « der ses arbres, tantôt à les planter, à les arroser, à les
 « enter, à les greffer ; il bornoit à ces soins innocents
 « tous les plaisirs de la vie. Il en apprenoit le secret à
 « ses compatriotes, il leur en inspiroit le goût, qui n'a
 « fait qu'augmenter et se perfectionner en eux, depuis ce
 « temps-là. Sa qualité de gentil-homme le faisoit accueillir
 « des seigneurs voisins, de Grisigny, de Ruère, de Seully,
 « de Saint-Andheux, de Villarnoux, et d'un grand nom-
 « bre d'autres nobles, habitant les campagnes voisines.

« Ils admiroient la beauté de ses arbres et de ses fruits ;
 « et ces fruits que sa main avoit cueillis étoient un pré-

(1) Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises !

« sent très-agréable pour eux, et servoient à orner leurs
 « tables et leurs buffets. C'étoit à qui l'auroit, et on regar-
 « doit son arrivée et son séjour comme une faveur : aussi
 « tous les vieux arbres des châteaux que je viens de nom-
 « mer portent encore écrit sur le pivot ou racine princi-
 « cipale : *C'est Vauban qui m'a édifié*. Si l'on voit Saint-
 « Léger enceint de tant et si vastes vergers, peuplé de
 « tant d'arbres fruitiers de toutes espèces de toutes
 « beautés, et d'une si excellente qualité, surtout pour les
 « pommes, qu'ils le disputent, et peut-être l'emportent
 « sur celles de Saint-André, de Savigny, de Chevannes
 « et autres lieux, et fournissent continuellement les mar-
 « chés d'Avallon, Saulieu, Semur, Rouvray, sans parler
 « des pays environnants : de manière que l'on peut bien
 « dire que c'est à Saint-Léger que Vertumne a seu ga-
 « guer le cœur de Pomone, et Vauban a fait cette heu-
 « reuse aillance (*sic*). Offrons lui donc les prémices
 « de tous les fruits de nos vergers.

« Sébastien le Prêtre, seigneur de Vauban, Bazoche,
 « etc., fils du précédent, naquit le 15 mai 1633. Son édu-
 « cation ne couta qu'à lui-même. Les absences fréquentes
 « et qui duroient souvent des semaines entières, du père
 « Vauban, laissoient son fils à lui-même, qui n'ayant
 « pour compagnie que les jeunes gens de son âge, alloit
 « souvent avec eux à la garde de leurs moutons, parta-
 « geant avec lui leur repas frugal(1). Étant venu un jour
 « à Saint-Léger dans le brillant de sa fortune, il se les
 « fit présenter et se plut à leur raconter et entendre le
 « récit de leurs jeunes aventures. Il fit remarquer dans
 « le nombre une bonne femme, dont il loua beaucoup la
 « générosité devant plusieurs seigneurs qui l'accompa-
 « gnoient, et toute la paroisse assemblée, et dit qu'elle

(1) Les moutons?

« avait souvent partagé son *époigne* avec lui ; après lui
« avoir fait beaucoup d'amitié, il lui donna une poignée
« de louis ; et voilà tout le bien qu'il avoit fait à son pays
« natal. Quelle différence d'avec celui de son père !

« Un religieux Carme retournant à la maison de Semur,
« passant par Saint-Léger, demanda un petit garçon pour
« le conduire dans le chemin de Rouvray, crainte de
« s'égarer. Le jeune Vauban se présenta avec joie pour
« l'y conduire, il pouvoit avoir alors 9 à 10 ans. Pendant
« le chemin il donna au bon père des preuves d'esprit et
« d'envie d'apprendre ; ce qui le fit résoudre de l'emme-
« ner avec lui. Ce fut là qu'il fit ses études ; il y apprit à
« lire, à écrire, il servoit les messes des religieux, et
« commença sa grammaire. Mais son inclination natu-
« relle le portoit au dessin, où il fit de grands progrès
« pendant 6 à 7 ans qu'il demeura dans cette maison.

« A l'âge de 16 à 17 ans, il prit le parti des armes, en
« qualité de volontaire. Peu après son arrivée à l'armée,
« il se trouva qu'on entreprit le siège d'une place forte.
« Le général avec ses ingénieurs dressent le plan de
« l'attaque. Le jeune Vauban se trouvant derrière eux,
« après avoir remarqué le projet d'attaquer par tel en-
« droit, dessine sur le sable avec le bout du foureau de
« son épée, un tout autre endroit, forme le côté de la ville
« par où il prétendoit qu'on devoit diriger l'opération. Il
« est aperçu par un officier qui veut lui reprocher de con-
« trarier ses supérieurs. Il s'excuse honnêtement et ef-
« face par plusieurs traits à travers ce qu'il avoit tracé,
« ce qui le fit encore remarquer davantage de la com-
« pagnie. On veut l'entendre, on le force à recommencer,
« et expliquer ses raisons et ses moïens. Il le fit avec tant
« de satisfaction qu'on change le plan d'attaque, en sui-
« vant son avis et bientôt la ville se rend en capitulant.

« Dès lors pour le perfectionner et exercer ses talents
 « et son génie extraordinaire pour les fortifications, on le
 « plaça dans le génie, où il se fit bientôt connoître et
 « parut avec éclat aux sièges de Sainte-Ménéhould en
 « 1652 et 1653, de Stenay en 1654, etc., (le reste dans
 « ce dict...) Il n'a laissé que deux filles, l'une mariée à
 « M. de Mégrini, comte d'Aunay.

« Il avait un neveu connu sous le nom de Pui-Vauban
 « qui demouroit dans le Charolais, qui a été aussi un
 « très-habile ingénieur. Il est mort lieutenant des armées
 « du roi, ainsi que deux fils qu'il a laissés et qui étoient
 « encore en pleine santé, aussi lieutenants-généraux en
 « 1750.

« O ma patrie ! tu as produits deux grands hommes !
 « Le fils a rempli toute la France et l'Europe entière de
 « ses hauts faits ; et, de tous les officiers généraux de
 « Louis XIV, a le plus contribué à la gloire de son sou-
 « verain, et fait triompher sa nation de tous ses ennemis ;
 « sa mémoire durera autant que l'histoire du monde !
 « Mais pour toi, en particulier, toute cette gloire n'est
 « que du vent, que fumée, qu'un arbre stérile. Recon-
 « nois et ne sois pas ingrate ; conviens que tu as obliga-
 « tion au père d'une manière bien plus sensible, per-
 « manente et durable. Il a enseigné, encouragé l'art de
 « la greffe, espèce de richesses pour toi et pour tes
 « enfants, mille fois plus avantageuse que s'il avoit fait
 « exploiter tes mines d'or, eussent-elles dues être plus
 « riches encore et plus abondantes que celles du Pérou
 « et du Potosi, de Golconde et du Mexique. Bénis donc
 « sa mémoire en jouissant de ses bienfaits.

« Nous Maire et Officiers municipaux de la commune
 « de Saint-Léger-de-Fourcheret, attestons que l'écrit ci-

« dessus est sincère et véritable (1); en foi de quoi nous
« nous sommes soussignés cejourd'hui 5 prairial de l'an
« 3 de la République française une et indivisible. Tri-
« pier, Maire; Panetrat, agent nat^l; Munier, off^r m^l;
« Garnier et Picoche, off^{rs} m^{rs}.»

(1) Pourquoi pas officiel ?

①